

Domestiquer - Jérôme Havre

Domestiquer dites-vous ? Avec ses étonnantes photographies de cages de zoos – réalisées à Washington l'été 2011 – Jérôme Havre a pris la décision d'ouvrir de nouvelles portes tout en rappelant ceci : « L'esclave n'aspire qu'à sa liberté. Pour l'acquérir ou du moins l'approcher, l'homme, quel qu'il soit et quel que soit le passé qu'il porte, apprendra à se dompter lui-même. »

A la galerie Donald Browne cet hiver, l'artiste dévoile ces éléments à ce jour inédits dans sa grammaire visuelle. « Ces cages rappellent la nature mais leur fonction première reste celle que l'on sait, enfermer. » Ces tirages sur papier chiffon s'entourent d'une fresque murale noir et blanc, peinte à la main et inspirée de l'Art Déco. Elle fait elle-même l'effet d'une cage grillagée, à moins que ce ne soit celui d'un abri. « Je choisis de les appeler abri plutôt que cage pour qu'on sente l'incohérence entre deux fonctions : enfermer et protéger. »

C'est donc avec des distorsions visuelles poétiques, tour à tour séduisantes et dérangeantes, plutôt que par des affirmations tranchées, que commence l'exercice de domestication. Ces décalages assumés nous parlent, aussi, de l'effort du peintre et du photographe pour capturer ses images, apprivoiser son propos. « Je refuse toute violence, j'évoque une part d'angoisse mais je tends vers l'apaisement. Si je veux provoquer c'est sans agresser, en créant une atmosphère reposante, déliée sans être docile. »

Mais alors, où sont passés les fascinants hybrides cousus que l'artiste nous a dernièrement donné à découvrir ? Ici, la recherche textile (dite des « objets d'ornement ») se resserre sur deux mystérieuses sculptures plus fermes, plus abstraites que les précédents. « Tout se liquéfie, je ne cherche pas à identifier la forme. » Nommées d'après des animaux marins très singuliers – des concombres de mer nommés Holothuries – ces deux pièces attirent le regard de par leur apparence à la fois tendre et fuyante, née de patients accommodements de matériaux et de formes.

Elles sont aussi nées de mille piqûres ayant traits à la vie qui commence et, au moyen de quelques vieux tissus chamarrés, compose son chant nouveau.

« Il y a toujours un rapport à l'animalité. Il renvoie à notre condition à tous face aux systèmes. Travailler la couture jusqu'à perdre la notion du temps et la faculté de raisonner, c'est maîtriser son naturel pour aboutir à un travail plastique. Je désire par là rallier une notion de beauté occidentale à laquelle je suis rattaché. »

Jusqu'ici centrales dans son travail, les questions liées à l'ethnocentrisme, à la diaspora noire et au stéréotypage sont moins évidentes à percevoir. Le souci de l'artiste, « c'est la plénitude du geste et de chacun, et non seulement le cri d'une perte, la revendication d'une appartenance qui se serait éloignée, tour à tour tamisée, masquée, tronquée, niée, estompée ou voilée. » L'hybridation continue et le « tout monde » cher à Edouard Glissant ne sont pas loin. Avec tout un jeu de filtrage et de coloration de la lumière, l'installation *Domestiquer* rejoint la volonté de l'artiste d'ouvrir son propos, apprendre à le mettre en scène tel quel sans non plus rechigner au jeu d'adresse qui incombe aux missions diplomatiques les plus délicates, mélange de prise de risques et de précautions. Toucher sans pour autant (se) dissoudre ni (se) perdre. Se domestiquer.

Alexis Champion